



L'UNIVERSITÉ DES FEMMES. VOIR, JUGER, AGIR... POUR LES FEMMES

Valérie LOOTVOET

Directrice de l'Université des Femmes

Documenter les conditions de vie des femmes a constitué le motif de la création de l'association, en 1982. Et l'on parle bien ici de conditions, car c'est, en effet, sous l'angle social et économique que le focus fut et est placé, sous le prisme de ce que l'on nomme les aspects matériels, concrets, qui fondent l'environnement dans lequel les femmes sont contraintes d'évoluer. En 40 ans, la société a, à la fois, beaucoup et peu changé. Mais les considérations et la grille de lecture de l'association sont restées pareilles. L'indépendance, la possibilité de sortir du patriarcat, l'égalité restent des focus et des motifs de questionnement tant du social que des concepts qui le nomment et qui sont eux aussi soumis à la critique féministe, dans des zones de tension intellectuelle entre les mots qui désignent, les faits désignés, les interactions qui unissent et opposent les femmes et les hommes dans nos sociétés. Ce sont aussi des modèles qui sont questionnés et promus, toujours en ayant en horizon « un autre monde » non pas dans lequel quelques femmes s'en sortent mais dans lequel les rapports entre les femmes et les hommes sont radicalement bouleversés.

Ainsi, est-ce que nous voulons, c'est d'avoir unE ministre, alors que les femmes restent dans des conditions si compliquées ? Il semble que non. Pour autant, est-il possible de faire table rase du patriarcat pour recomposer quelque chose ? Hedwige Peemans-Poullet, l'une des fondatrices de l'Université des Femmes, qui en est aussi à la conception, répond par la négative : « *Non, je ne pense pas. Tu ne peux jamais faire table rase de la civilisation. On est un produit de la civilisation. Donc j'ai pensé avec des codes du patriarcat. Mais c'est aussi grâce à ces codes que je peux voir les défauts de ce code.* »

Il reste fondamental de le préciser : beaucoup de femmes pensent qu'il y aurait l'année zéro de l'égalité quelque part, qu'à partir d'un moment historique les femmes et les hommes se mettraient à être égaux sans être inscrits dans une trajectoire, un héritage, une suite. Or, comme elle le dit d'une phrase plus haut, Hedwige Peemans-Poullet rappelle bien qu'il est impossible de pen-

ser hors du patriarcat. Tout d'abord car nous sommes inscrites dans ce système structurel spécifique, qui forme et fonde notre pensée, nos capacités tant cognitives qu'affectives. Nous ne venons pas au monde, vierges de l'histoire ni de la société dans laquelle nous arrivons, ni de celles et ceux qui nous ont précédés, à un niveau plus micro. Et donc, comme le dit Hedwige Peemans-Poullet, si nous formulons, avec le féminisme, la critique de ce système de domination, nous pensons aussi avec les outils de ce patriarcat, de manière dialectique.

POUR LES FEMMES, UNE CONSCIENCE MÉDIÉE

Cette conception fait écho à celle de Nicole Claude Mathieu, qui évoquait « *une conscience médiatisée, pour les femmes* ». Il existe, dit-elle, entre les femmes et leur vie, un écran : les hommes. « *On peut se demander si les hommes qui contrôlent la femme (maris, frères, pères, fils, oncles, avec des modalités diverses selon les sociétés) ne lui sont pas un véritable écran,*

*dans le double sens d'objet interposé dans sa conscience, et de surface opaque d'où lui est renvoyée une sorte de logique de la contradiction dans la conduite de sa propre vie (...)*². *les hommes envahissent le conscient et l'inconscient des femmes en leur imposant des situations de dépendance objective* »³. De manière contemporaine, en référence aux outils médiatiques, l'on pourrait dire que les hommes écrivent le texte, et les femmes le lisent sur le prompteur, y compris parfois en étant persuadée que ce qui est proposé résulte de leurs intérêts propres. C'est que les femmes et les hommes vivent ensemble, dans l'intimité, et dans une division sexuelle du travail qui désavantage les premières pour avantager les seconds. Il ne s'agit donc pas pour eux de se dévoiler comme trop oppressifs dans nos sociétés qui s'affichent égalitaires. Ainsi, continue Nicole-Claude Mathieu, « *Au fond, utiliser «l'autonomie» pour dénoircir le tableau de l'oppression revient à s'étonner que l'opprimé(e) bouge encore – et donc à admettre sans parfois s'en rendre compte que « un bon*

« Pendant la vision du film sur les 30 ans de l'Université des Femmes, j'ai été impressionnée par le ciment fort qui unissait le groupe des fondatrices, dans les années 70-80. Le début de l'Université des Femmes est inscrit dans une période de forte émulation féministe et on ressent ce sentiment que tout est à faire. Il y a cette volonté de partir du vécu de l'oppression des femmes pour les dire (les crier) haut et fort, pour transformer les choses.

J'aime bien l'idée que le féminisme n'est pas figé, qu'il se construit au fur et à mesure, suivant le contexte et les gens qui y participent, qu'il se reformule constamment. C'est une grande fierté pour moi de travailler dans une association féministe, un lieu qui rend possible la remise en question de notre société patriarcale, qui analyse le monde avec des « lunettes féministe ».

C'est si souvent désolant ce qu'on voit et entend, que ça me conforte sur l'absolue nécessité de la recherche féministe. Les thèmes d'hier sont malheureusement encore ceux d'aujourd'hui et l'Université des Femmes aide à se rendre compte de notre histoire et libère le savoir.¹ »

Aelys

Chargée de Communication à l'Université des Femmes

opprimé est un opprimé mort», pour paraphraser une sinistre expression bien connue. Mais c'est là, en ce qui concerne les femmes (comme les esclaves, comme les colonisés), camoufler l'intérêt économique de certains types d'oppression (à quoi il faut ajouter pour les femmes l'intérêt biologique). Va-t-il falloir rappeler qu'il est tout à fait nécessaire que l'instrument de production (et de reproduction) que peut constituer un être humain exploité ne soit pas mort, qu'il agisse? »⁴

« Oui, mais cet écran est perforé ! [précise Hedwige Peemans-Poullet]. J'avoue honnêtement que j'aime plusieurs aspects de la culture patriarcale... Je ne peux pas me passer de certaines œuvres, bien masculines, en musique, peinture, architecture... Je ne peux pas me passer de certains savoirs et de productions scientifiques, surtout dans mes propres domaines... Je ne me laisse pas éclabousser par ma propre admiration, mais j'y tiens ».

On voit la difficulté pour les femmes de se penser et de penser leur émancipation en ce contexte de domination et d'oppression à la fois matérielle et culturelle. Cet écran comme obstacle est, comme dit plus haut, impossible à supprimer mais, grâce à certaines conditions, possible à penser et à tenter de subvertir, de manière dynamique.

PLAQUER SUR LE PASSÉ...

C'est cependant d'autant plus difficile lorsque les femmes méconnaissent leur histoire, qui leur est soit inexistante, soit vendue comme un passé sombre dont elles auraient émergé à leur d'une intracable magie pour jouir aujourd'hui d'une vie merveilleuse. Les « Avant », les « Moyen-Age », les « cavernes » (ou, de manière plus contemporaine, certains « ailleurs » ou « autres contrées ») fonctionnent pour les femmes comme un repoussoir qui les invite à une paresse, enfin bien méritée, quant à la surveillance et à la revendication de leurs droits. Les femmes ayant vécu sont toutes présentées comme si elles avaient subi le droit napoléonien dont nous, contemporaines, avons tenté de sortir au mieux... Or, comme le rappelle Hedwige Peemans-Poullet, dont la formation est celle d'historienne médiéviste... « Je viens de lire un ouvrage sur Aliénor d'Aquitaine qui est propriétaire/suzeraine de près de la moitié de la France ! Quand elle change de mari, elle emporte avec elle son Aquitaine ! » A contre-courant donc, de nos préjugés contemporains. « Le pouvoir réel de femmes qui héritent de vastes domaines est toujours occulté, minimisé, voire maquillé. Voyez l'exemple des comtes de Flandre qui ont connu, à diverses reprises, des héritières

de domaines et pouvoirs fabuleux. Les prétendants de haut niveau mettent le genou en terre devant elles. Mais les historiens, aujourd'hui encore, écrivent comme si ces prétendants pouvaient, par mariage (ex uxore), empocher ces héritages. Je pense à Marguerite de Maele dont le mari Philippe de Bourgogne (dit 'Le Hardi', autrefois considéré comme 'sans terre') se croyait en droit de tout posséder. Les auteurs actuels, même flamands, font comme si ce mariage avait été une aubaine pour la comtesse de Flandre, alors qu'en réalité, c'est la richesse personnelle de Marguerite, les artistes (architectes, peintres, sculpteurs...) et la 'vie de cour' des régions flamandes qui vont inonder et irradier la Bourgogne », dit Hedwige Peemans-Poullet, en notant que ce qui est important à étudier, ce sont les dynamiques et les rapports de pouvoir plutôt que le genre qui en serait déconnecté ou les soubresauts sur "la-première-femme-qui" pour attirer l'attention sous le couvert de la nouveauté.

Nos normes et mentalités contemporaines sont plaquées sur les faits du passé, sur l'histoire, même revisitée par la critique, et des femmes, bien qu'impressionnantes par leur pouvoir et leur richesse, sont souvent encore victimes de maltraitance.

S'OUTILLER SANS DISCONTINUER ET SANS DISCONTINUITÉ

Lors du 30^{ème} anniversaire de l'Université des Femmes, Hedwige Peemans-Poulet écrivait ceci, décrivant l'intention qui avait été la sienne et celle des fondatrices de l'association : « *Depuis 30 ans, l'Université des Femmes montre que la formation des adultes et l'éducation permanente permettent, sans condition d'accès, à des femmes motivées d'accéder à des savoirs d'intensité universitaire pour autant que ceux-ci soient dépouillés de leur pseudo universalisme patriarcal et bourgeois. Des femmes peuvent ainsi contribuer à l'élaboration d'une critique fondamentale de la société et à la reconstruction de la société à partir de la vie réelle des femmes* »⁵. Celle-ci n'a pas changé. L'Université des Femmes, c'est un ensemble de militantes, un public de femmes surtout (et de quelques hommes), un réseau, des permanentes et un CA et une AG qui, ensemble, forment une action de qualité autant que de quantité, par et pour les femmes, toujours avec une grille de lecture en termes de rapports sociaux, de rapports de classe.

Les écrans à la conscience d'elles-mêmes en tant que classe sont nombreux, comme vu plus haut. Ils ne sont pas, pour autant insurmontables.

En ce sens, l'éducation permanente féministe est fondamentale. Elle constitue l'outil sans lequel n'existe aucune perspective d'« autre monde possible ». Pour la travailler, il faut des outils, des outils pour penser le saccage du patriarcat. Quels sont-ils ?

Travailler entre et par les femmes, en non mixité temporaire.

Travailler entre femmes n'est pas suffisant : il faut travailler en réponse à la question « quel autre monde voulons-nous ? », en se pensant comme faisant partie d'une classe à la fois nécessairement hétérogène et homogène⁶, et donc en considérant les femmes comme une classe inscrite dans un rapport social avec les hommes, rapport antagonique d'intérêts contraires, de jeux de forces sociales, toujours inscrites dans une forme collective, sous peine de tomber dans ce que nous nommerions comme la pensée de Madame Thatcher et de son célèbre : « *Il n'y a pas de société, il n'y a que des familles et de individus* ». C'est donc

aussi incorporer la dialectique décrite plus haut : point de pensée des femmes sans considérer les forces contraires.

La connaissance de l'histoire des femmes comme groupe social et des tensions dans lesquelles elles se trouvent est également indispensable : même si les combats des femmes restent l'objet d'une passation insuffisante, les luttes doivent être contextualisées et historicisées. Sans cela, à quoi sommes-nous condamnées, si ce n'est, à être d'éternelles 'Sisyphes' ?

Et surtout, ne pas oublier que nous sommes à la fois en dehors et en dedans le patriarcat, et cet aspect est à la fois nourricier et motif de veille quant à nos propres manières de penser nos devenirs. ■

1 A l'occasion du 40^{ème} anniversaire de l'association, des travailleuses de l'Université des Femmes ont eu l'occasion de visionner « Les 30 ans de l'Université des Femmes » (production Université des Femmes/Zakana, 2012, 50 min'), le film de Julie Carlier portant sur le 30^{ème} anniversaire de l'Université des Femmes, qui donne la parole aux fondatrices de l'association, et certaines se sont exprimées après la vision de ce support.

2 Mathieu, Nicole-Claude, Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie, 1985, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, p. 24-25. Lire aussi de la même autrice L'arraisonnement des femmes : Essai en anthropologie des sexes, 1985, ou encore le dernier ouvrage sous sa direction Une maison sans filles est une maison morte. La personne et le genre en sociétés matrilineaires et/ou uxori-locales, Maison des sciences de l'homme, 2007.

3 idem, p. 38.

4 idem, p. 38.

5 Peemans-Poulet, Hedwige, "Trente ans déjà! Une université pour toutes les femmes...", 30 ans de féminisme. En route pour l'avenir!, Université des Femmes, Bruxelles, 2012.

6 Juteau, Danielle, « Nous » les femmes : sur l'indissociable homogénéité et hétérogénéité de la catégorie », L'Homme et la société, 2010/2-3 n°176-177, pp. 65-81, <https://www.cairn.info/revue-l-homme-et-la-societe-2010-2-page-65.htm>
